

ROUGE

COLLECTION

Fabio M. Mitchelli

La verticale du fou

Thriller fantastique



Éditions Ex-Aequo

Éditeur militant

Fabio M. Mitchelli
La verticale du fou

Thriller fantastique

ISBN : 978-2-35962-124-2

**Collection Rouge
ISSN : 2108-6273**

**©Tous droits de reproduction, d'adaptation
et de traduction intégrale ou partielle,
réservés pour tous pays.**

Éditions Ex Aequo
42 rue sainte Marguerite
51000 Châlons-en-Champagne

Client 5143913 <3436739@epagine.fr>

OceanofPDF.com

Le plus beau reflet de soi dort dans le miroir de son cœur...

*A ma fille, à ma femme,
A ma mère, à mes sœurs...*

A Benjamin Biolay, pour « La superbe... »

Client 5143913 <3436739@epagine.fr>

OceanofPDF.com

Sommaire

<u>Mouvement 1 :</u>	<u>5</u>
<u>Mouvement 2 :</u>	<u>9</u>
<u>Mouvement 3 :</u>	<u>13</u>
<u>Mouvement 4 :</u>	<u>17</u>
<u>Mouvement 5 :</u>	<u>20</u>
<u>Mouvement 6 :</u>	<u>25</u>
<u>Mouvement 7 :</u>	<u>28</u>
<u>Mouvement 8 :</u>	<u>32</u>
<u>Mouvement 9 :</u>	<u>38</u>
<u>Épilogue</u>	<u>43</u>

Client 5143913 <3436739@epagine.fr>

OceanofPDF.com

Mouvement 1 :

Clarisse.

J'étais froide.

J'étais froide car j'étais morte. J'étais morte depuis voilà maintenant cinq jours. Mon corps rigide abandonné aux fantaisies climatiques du cœur de cette épaisse forêt, donné en pâture à quelques bêtes sauvages qui n'avaient pas hésité à faire de moi un repas copieux et festif, se dégradait lentement en liquéfiant peu à peu mes chairs malodorantes. La petite famille de sangliers avait d'instinct compris quel était l'avantage d'avoir débusqué un corps sanglant deux jours plus tôt...

Je me trouvais dans l'enfer de Dante, en proie à une divine comédie dont j'étais la seule actrice, forcée à jouer un rôle que j'avais refusé depuis toujours. Je me situais à ce moment où Dante est égaré en forêt, cherchant une branche pour la fête des rameaux. Cet instant où approchent très silencieusement la louve, le lion et le léopard, qui comme beaucoup le savent, représentent une trinité malsaine de péchés capitaux : la luxure, l'orgueil et l'avarice.

J'étais morte donc, morte assassinée, ça, je le savais, ce qui n'était pas le cas de tous ces hommes de la police scientifique qui tournaient autour de moi, vêtus de leurs combinaisons blanches Dupont TYVEK. Ce qu'ils ignoraient en foulant le sol humide de la scène de crime, c'est que je n'avais pas été tuée ici et mis à part quelques traces de sang, ils ne trouveraient rien qui pourrait les mettre sur une piste sérieuse. D'après les premières constatations du légiste ils savaient que l'occipital était fracassé mais, sachant qu'une blessure à cet endroit libérait un important épanchement de sang et après avoir passé la scène au peigne fin, ils allaient évidemment conclure que mon assassin ne m'avait pas tuée sur les lieux. C'était déjà pas mal, pensez-vous, oui, sauf qu'il s'agissait là d'un élément qui leur faisait juste gagner du temps mais qui ne leur donnait pas de piste exploitable.

Je n'aimais pas mon odeur. Moi qui avais toujours pris soin de ma santé, de mon corps, voilà que celui-ci s'était mis à pourrir, exhibant ses formes dans son plus simple appareil. Car j'étais nue, oui, entièrement dévêtue, partiellement dévorée par ce troupeau de *sus scrofa* qui avait apprécié ces pièces de viande faisandée. Au moins, mes chairs avaient servi à nourrir une espèce animale, c'était toujours ça de gagné !

De l'endroit où je me trouvais, depuis ma position, je voyais le ciel. Le comble pour un être humain qui s'apprêtait à quitter le monde ! Tout autour de moi une épaisse barrière de résineux cerclait les lieux, fournie par un mur de pins serrés les uns aux autres, ne laissant filtrer qu'une espèce de lumière diffuse et inquiétante dans le soir tombant. Les herbes étaient hautes, denses. J'entendis même un policier dire que si des traces d'ADN avaient été laissées par le meurtrier, il serait très difficile de les retrouver.

Et moi ? Qui m'avait retrouvée ? Je me souvenais du chien qui était venu me renifler l'entrejambe et, quelques secondes plus tard, son maître qui trébuchait sur mon corps. Je repensais à son visage. Il était resté figé, comme si son cœur s'était subitement arrêté de battre, immobile, avec une profonde expression de dégoût plantée au fond des yeux. Effrayé, il n'avait cependant pas réussi à détacher son regard qui parcourait mon corps bleui, de mes plaies écarlates et boursouflées, ainsi que de mes yeux vitreux enveloppés d'un voile laiteux. Le jeune homme, cueilleur de champignons émérite, était resté tétanisé devant ma masse de viande morte qui dégageait des résurgences nauséuses.

J'observai le jeune flic, là bas, près des véhicules, qui fumait sa cigarette l'air de rien. Il avait les bras croisés et observait l'horizon qui se dégradait peu à peu, le regard perdu dans la masse de nuage qui venait cimenter le ciel d'une chape de plomb lourde et étouffante. Un bel orage se préparait et la pluie, par la même occasion, allait laver la scène de crime et faire disparaître les infimes éléments utiles à l'enquête.

Oui, je le regardai, lui, ce beau jeune homme qui avait toute la vie devant lui. J'avais beau dire, même du haut de mes frêles vingt-sept ans je ne me sentais pas plus jeune. Lui, avait encore les traits

du visage poupin de l'enfant, la fraîcheur du jeune homme encore plein de vigueur. Par son mètre quatre-vingt et toute l'arrogance que dardait son regard ténébreux, il me faisait penser à William. J'avais oublié à quel point le temps passait vite, à quel point le temps nous coulait entre les doigts et parfois nous laissait des marques indélébiles. C'est ce qui s'était produit avec William ; tout était allé très vite et avait infligé à mon âme des déchirures douloureuses. Par ricochet, je me remémorai la violente dispute que l'on avait eu la veille au soir de ce stupide accident. William aurait-il pu m'assassiner ? Oui, sans aucun doute aucun. Je l'aurais mérité ! Avec ce que je lui avais fait subir, il était tout à fait louable qu'il s'enflamme quelque peu et exprime sa colère, libère un feu destructeur de testostérone. Il n'avait pas supporté que je le trompe avec Chris, son meilleur ami, enfin, son ex-meilleur ami... d'ailleurs, Chris était là, en train de fumer sa cigarette, c'était lui, ce beau jeune homme arrogant et ténébreux. Voilà la raison pour laquelle il me faisait penser à William ; simplement parce qu'il était son ami d'enfance et moi, malgré la connaissance des risques que cela comportait, je n'avais pas pu résister à l'envie de cette partie de baise qui nous avait tendu les bras ce fameux soir.

Pendant que la brigade scientifique continuait à quadriller les lieux et à chercher, je ne savais quoi, j'essayais péniblement de rassembler les événements qui avaient précédé ma mort prématurée, mais ma mémoire me jouait des tours et me renvoyait des images fixes qui s'étiolaient. Je crois que mon cerveau ne fonctionnait plus, il avait cessé d'être oxygéné. Normal ! Diriez-vous, La mort c'est exactement ça ! Cependant, la seule et pénible vérité dont je pouvais me souvenir était l'impact sur mon crâne, cet impact qui m'avait fait perdre connaissance immédiatement et m'avait plongée dans un coma profond de quelques minutes, puis presque aussitôt conduite jusqu'au décès.

Pendant qu'une bonne femme de la Scientifique au faciès rougeaud m'ouvrait la bouche afin d'examiner l'intérieur de celle-ci, tout en constatant de nombreuses griffures le long de mon cou, elle

débita à peu près ces paroles qui me semblèrent se matérialiser en filets de sang.

— Il n’y pas assez de sang ici ! Cette jeune fille n’a pas été assassinée à cet endroit les gars, elle y a été amenée...

Chris éjecta alors son mégot d’une pichenette puis se rapprocha du légiste, l’expression du visage comme engoncée dans une sorte de masque morose.

— C’est-à-dire ? Dites-m’en plus... je connais cette personne, je vous avoue que je suis extrêmement troublé de la voir ainsi... il y a cinq jours elle riait encore aux éclats... la voir comme ça, nue... pourquoi avoir déposé son corps ici, d’après vous ?

Ah, ça oui ! C’était certain que l’on m’y avait amenée, entièrement nue en plus, exposée devant tous ces hommes qui m’ignoraient presque en fouillant le sol. Devant Chris, mon corps dégradé se présentait comme le dernier rempart de toutes les horreurs, ce corps que je lui avais offert dans une fièvre hors du temps, le temps d’un dérapage qui nous avait fait perdre toutes les raisons. Il me voyait comme cela, le crâne ouvert, le corps sanglant. Il voyait là tout ce qu’il restait de moi, c’est à dire une masse de chairs mortes qu’enveloppait une peau diaphane et grisonnante, dans un sous-bois aux relents de pourriture végétale. D’après l’état dans lequel je me trouvais, il me semblait que cela représentait des mois et des mois que j’avais ainsi été étalée, offerte à toute la faune locale. La datation en phase post-mortem ne leur poserait pas trop de soucis. Ils estimerait les rigidités et les lividités cadavériques, ils calculeraient le dosage de potassium dans l’humeur vitrée de l’œil, puis enfin, ils disposeraient de la précise chronologie des escadrons de la mort : les fameuses mouches de la première escouade. Les diptères, ces fameuses mouches vertes ou bleues, qui arrivent sur le corps quelques heures après la mort pour y déposer leurs larves, leur donneront déjà des indications. Celles-ci, que je contenais *en moi*, témoignaient avec exactitude du jour et de l’heure où j’avais rendu mon âme à Dieu et cessé de vivre.

Quel gâchis tout de même ! Un si beau corps, jeune et gracieux, entretenu par des heures et des heures de stretching, de natation et de jogging. Le voir en si piteux état, détérioré de la sorte, me laissait

perplexe et silencieuse, meurtrie, perdue dans ce simili enfer dantesque, enclavée dans une dimension mystérieuse qui me dépassait. Pourquoi diable devais-je subir cela ? Y avait-il ne serait-ce que l'ombre d'une explication rationnelle ? A moins que la mort ce soit ça, cette espèce de conscience macabre, puisque après tout, personne n'en était revenu pour narrer avec force et conviction ce qu'il avait vu. Pour moi, ce qui était certain, c'est que j'étais en train de vivre ma propre mort...

Client 5143913 <3436739@epagine.fr>

OceanofPDF.com

Mouvement 2 :

Les constantes variables.

a) Simili-Gérard Depardieu ; 19h33, 3h30 avant l'arrêt des fonctions vitales.

Il faisait de plus en plus sombre et, déjà, l'équipe scientifique avait déployé une farandole de puissants projecteurs tout autour de la zone. Ils avaient encore le fol espoir de pouvoir dénicher un indice, une trace ADN ou quelques empreintes de diverses natures qu'elles soient. Chris interrogeait le ramasseur de champignons qui ne se remettait toujours pas de sa funeste découverte. Son chien, inquiet par l'effervescence qui régnait sur le site et les odeurs de charogne qui le nimbaient, tirait sur sa chaîne en hurlant à la mort, la bave dégoulinante des babines.

Chris perdait son temps, c'était indéniable. L'homme n'avait vu personne ni même entendu quoi que ce soit. Ce n'était pas lui qu'il fallait interroger mais plutôt moi ! Oui, seulement, moi j'étais morte et ne pouvais parler. J'essayais tout de même d'imposer la marche arrière à mon cerveau nécrosé, en priant pour qu'il reste quelque part, perdues dans les micro-neuro-connexions de celui-ci, des images résiduelles de ce qui c'était réellement passé. Des éclats de souvenirs devraient suffire, des réminiscences fractionnées pourraient peut-être me ramener à l'instant fatal.

Je forçai un peu sur ma mémoire, comme le temps d'une réflexion lors de mon vivant, puis, peu à peu je revis l'homme du supermarché. Des images commencèrent alors à se former lentement...

Je revivais intensément le moment du passage à la caisse, ce moment où la caissière visiblement homosexuelle m'avait langoureusement dévorée des yeux, me gratifiant d'un sourire jeté par des lèvres outrageusement enduites d'un rouge gras et luisant. L'homme devant moi m'avait aussi souri, gentiment, en appuyant son regard sur mon fessier largement avantage par le pantalon moulant que je portais. Ce sosie de Gérard Depardieu grassouillet et

au visage replet me scrutait du fond de son regard bleu, perçant. L'homme qui me taquinait d'un œil amusé était la copie conforme de l'acteur français, bien connu pour sa gouaille et son talent mais aussi pour son intérêt porté aux élixirs du terroir bordelais. Le gars avait la même corpulence, même cheveux longs, blonds, même regard taquin, même voix. Il me mangeait du regard, avec un genre de sourire vicieux pendu au coin des lèvres. J'étais stupéfaite de voir « *Gérard Depardieu* » faire ses courses au supermarché du coin ! Il était finalement comme tout le monde, avais-je alors pensé en m'amusant.

Était-il responsable de ce qui avait suivi ?

Peut-être, je ne me souvenais plus bien... des bribes mal éclairées se projetaient du fond de ma mémoire. Je revoyais quelques images, une action qui se déroulait quelque part sur le parking du supermarché, avec *Gérard Depardieu*, mais les détails restaient trop flous. J'entendais sa voix, son rire guttural, et je revoyais un petit morceau de papier sur lequel était inscrit le numéro : « 0618 », ensuite, une brume vint totalement envelopper ces résurgences fantomatiques. Mon cerveau mort faisait l'impossible, accomplissait ce qu'aucun flic ne pouvait réaliser même avec toute l'intelligence et toute les logiques du monde ; il enquêtait sur mon propre meurtre, *sur sa propre extinction...*

b) La caissière ; 20h05, 2h58 avant l'arrêt des fonctions vitales.

Bien évidemment que j'avais accepté son invitation. Je n'avais pas eu d'expérience homosexuelle depuis la fac et, lorsque la caissière m'avait tendu le ticket de caisse sur lequel apparaissait son téléphone, je lui avais souri en acquiesçant d'un signe de tête. Elle m'avait plu, malgré l'exagération de son maquillage et ses fesses trop grasses, je lui trouvais un charme indéfinissable, une sorte d'attraction charnelle qui m'avait fait vibrer les sens.

On s'était toutes deux retrouvées au « *Road Runner* », un café-concert néo-yuppies englouti dans les dédales de la ville, spectral lieu où se retrouvaient couples adultères, homosexuels et déviants

sexuels en tout genre. On avait beaucoup ri autour d'un verre de vodka raisin, puis deux, puis trois. Cette fille m'attirait de plus en plus et malgré mon attachement sentimental pour William, je ne pouvais passer à côté de ce désir de chair, cet appel au plaisir, cette attirance pour l'abandon de mon corps que je voulais offrir à cette femme. On avait dansé, brièvement. Serrées l'une contre l'autre, respirant nos parfums féminins mêlés à nos sueurs chaudes, nous nous étions abandonnées dans cette étreinte sensuelle qui avait aiguisé mon désir de faire l'amour avec elle.

J'avais laissé ma joue posée sur son épaule, les yeux fermés, la respirant profondément. Mes seins contre ses seins durcissaient, sensibles au contact de son anatomie. Mon âme entière se laissait dérouter sur une piste dont j'avais perdu la trace, je retrouvais une saveur dont le goût m'avait échappé quelques années auparavant. Je glissais dans une sorte de monde exo-dimensionnel, expiant mes cloisonnements hétérosexuels en me calfeutrant dans une néo-réalité dont je me délectais.

Nous avons fait l'amour, alors que ma plastique était encore désirable et surtout en bon état d'utilisation, si j'ose dire ! Le plaisir que j'avais pris, aucun homme ne me l'avait donné depuis bien longtemps. C'est un peu plus tard lorsqu'elle était sortie de la douche, drapée d'une serviette de coton blanc, que j'avais appris qu'elle se prénomait Evy. Je l'avais regardé intensément en pensant encore au goût de sa langue, de son intimité qui m'avait fait perdre la tête et rendue complètement oublieuse de mon corps, de tout mon être que je lui avais abandonné...

Mon cerveau avait du mal à poursuivre mais il subsistait, dans d'obscurs recoins de ses opaques sous-couches, des séquences ante-mortem qui cherchaient à se déloger de leurs enclaves cérébrales...

Mon téléphone avait sonné.

Chris avait absolument voulu me voir, de toute urgence. Ma soif de sexe étanchée grâce à la belle Evy, j'avais décidé d'aller le retrouver près de la gare routière, comme convenu.

Je savais que Chris avait envie de mon corps et, malgré les distances que nous nous étions imposées, ce qui devait arriver allait inévitablement arriver. Le meilleur ami de mon mari, son ami d'enfance, ne désirait qu'une seule chose depuis déjà plusieurs mois ; me posséder et m'enflammer les sens...

C) Chris ; 21h 35, 1h28 avant l'arrêt des fonctions vitales.

— Je suis fou de toi Clarisse ! Je me moque que tu sois la femme de mon meilleur ami, je n'ai pas de scrupules pour ça. Je lui en parlerai si tu veux, je n'ai pas peur...

La conversation s'était déroulée comme un long fil de bile, expulsé douloureusement par un estomac noué. Chris avait réussi à vomir ce qui le torturait depuis toujours, m'assénant du même coup un choc brutal à la fois étrange et délicieux. Un court instant, sa déclaration m'avait rappelé la sensation d'érotisme qu'avait véhiculé le charisme d'Evy. J'avais alors ressenti une curieuse envie de m'abandonner aussi avec Chris, m'offrir à lui, me donner. C'était comme si j'étais prise d'une soudaine frénésie de sexe, une fièvre sexuelle dont je n'arrivais pas à me défaire, semblable à un virus insidieux et lubrique qui enflammait mes chairs et consumait ma superbe.

Ce fut plus fort que moi. Je n'avais pu m'empêcher de prendre sa bouche et de l'embrasser avec une fougue d'adolescente mal assurée, me râpant la peau sur sa barbe naissante. Tout s'était déroulé très vite et fort. Chris m'avait plaquée contre le mur, dans la petite ruelle derrière la gare routière. Il m'avait soulevée presque avec violence et, même si son regard avait été jusqu'ici doux et alangui, il m'avait soudain paru briller d'un éclat inquiétant et pénétrant. Mais peu importait le côté sauvage de l'acte, tout ce qui m'intéressait était ce plaisir humain, ce mélange de chairs et de substances biologiques, ces cœurs qui battaient fort, cette sensation d'étranglement au point de quasiment en perdre la conscience. Il m'avait fait mal. J'avais crié. Il s'était essoufflé très vite, aussi vite qu'il avait joui en moi. J'avais perdu pied et le souffle court, tout en remontant mon jean avec un

sentiment de honte que j'essayais de dissimuler, je lui avais dit qu'il était impératif que je rentre chez moi. Je me sentais si sale, violentée par une rude virilité dont je sentais encore la présence dans mon bas-ventre.

Comme un être perdu et livré aux forces démoniaques, je m'étais honteusement traînée dans l'opprobre et la luxure qui m'avaient entièrement happée.

Client 5143913 <3436739@epagine.fr>

OceanofPDF.com

Mouvement 3 :

Une charge létale de solitude.

Un silence mortuaire emplissait l'habitacle du véhicule de Chris.

Perdue dans mes pensées, j'avais ressenti le sentiment d'avoir trahi William comme si je lui avais refilé le sida sans rien lui dire. Dans le même mouvement, j'avais ressenti parallèlement la sensation d'être une femme libre, désirable, belle et moderne. J'avais passé toute ma jeunesse à cultiver mon corps, le muscler, l'embellir, alors, ce n'étaient pas de petites passades sexuelles qui allaient me faire culpabiliser, mariée ou pas. Oui, j'étais une libertine et j'aimais ça. Je ne comptais plus les aventures récentes qui avaient jalonné ma vie ces derniers temps ; avec Angus, mon professeur de yoga ; Bobby, le tombeur de ces dames en maillot de bain, à la piscine municipale ; Ricardo, mon chef de projet chez « *Visual Development* » la boîte dans laquelle je bossais et *faisais des merveilles*.

Chris me ramenait à la maison, honteux de l'acte dont il était l'instigateur.

Machinalement, j'avais enfoncé le disque qui attendait, posé sur la fente de l'autoradio, ouverte comme une gueule affamée qui réclamait sa pitance digitale. La chanson de Benjamin Biolay avait tourbillonné depuis les enceintes de l'autoradio jusqu'aux profondeurs de mon pavillon auditif. « *La superbe* » m'avait rempli l'âme de questions, comme s'il s'agissait d'une écriture prémonitoire qui m'avait obligée à être lucide sur ma vie passée.

C'est à cet instant-là qu'il me fut possible de saisir l'importance de la vie, le respect de son être, de son corps, mais pas au sens exhibitionniste, seulement au sens humain. Je prenais conscience que les générations contemporaines s'abreuvaient d'images sur papier glacé, se complaisaient à calquer un fac-similé de poupées siliconées, couchées sur les photos retouchées de magazines en vogue. Toute une masse humaine interrogeait son miroir pour savoir si toujours il était question d'être au top niveau. A l'heure où le *paraître* prédominait sur l'importance d'une spiritualité qui s'éteignait, l'être humain avait perdu ses repères et avançait dans un brouillard de

strass, un inconscient collectif, une brume faussement dorée qui gargarisait des générations fantômes, conditionnées par le pouvoir et le désir du *supra-esthétisme*.

Je me souviens m'être sentie très seule à ce moment et, malgré cette vie passée à me camoufler derrière des quantités industrielles de fond de teint, mascara et autres crèmes anti-rides, j'avais ressenti la sensation de ne plus être tout à fait belle, plus tout à fait moi. Je ne voulais plus de ce monde et de ses affres, je ne voulais plus faire partie de cette élite *hyper-carburée* à la cocaïne, cette fine fleur qui se délitait sous le poids de l'arrogance et de l'individualisme. J'avais envie de partir loin, tout quitter, laisser derrière moi ceux que je connaissais, les oublier, mourir socialement pour mieux renaître ailleurs.

J'avais décidé de ne pas revoir William, ni même tous ceux de mon entourage proche. J'allais disparaître à jamais.

J'avais pris conscience que le plus beau reflet de soi dormait dans le miroir de son cœur. La vraie beauté de son corps était celle de son cœur, oui, la voilà la vérité.

Après quelques kilomètres passés à rouler dans la nuit, j'avais demandé à Chris d'arrêter le véhicule et de me déposer, là, en pleine nuit, au milieu de nulle part. Je me souviens qu'il était entré dans une colère ineffable, me traitant de folle et me disant que je risquais ma vie s'il me déposait ici. Il ne croyait pas si bien dire...

Il m'avait alors semblé nécessaire de lui faire comprendre ma position, lui parler de l'évolution antinomique que je m'apprêtais à mettre en œuvre, à l'instar d'une Bridget Jones inconsciente de son bonheur ; une sorte de Bridget Jones inversée. Mariée, je voulais redevenir célibataire et de filiforme je voulais devenir ronde et bien en chair.

Je me sentais si seule ; seule et inutile. Si quelqu'un d'autre ne s'en était pas chargé, je crois que j'aurais pu mettre fin à ma vie, hantée par le chagrin, la solitude.

Je voulais définitivement ne plus être belle, belle de cette beauté-là, belle de ces apparences superflues, drapée d'une banalité affligeante...

Mes pensées cessèrent alors et je réintégrai mon crâne.

De nouveau présente « *psychiquement* » sur la scène de crime, je visualisai tous les membres de l'équipe scientifique. La légiste, qui était encore penchée sur moi, était largement intriguée par les griffures qui se trouvaient sur mon cou. Si elle pensait trouver quelque chose de ce côté-là, elle faisait fausse route. Ces marques étaient uniquement dues au fait que Chris m'avait sauvagement embrassée et que les poils de sa barbe naissante m'avaient râpé la peau. Bien qu'elle ait pris une rafale de photos, cet élément n'avait aucun lien avec ma mort. C'était là un fil ténu qui me ramenait à la vie par le souvenir ; les marques que Chris avait laissées sur mon cou lors de notre glissade charnelle. Des réminiscences de son odeur me revinrent, planant à l'arrière-plan de mon cerveau mort dans lequel subsistait encore cette étincelle électrique. Je me souvenais de l'odeur animale qu'il dégageait, une fragrance fauve alambiquée de musc, presque insupportable mais si excitante, si mâle.

Chris était effondré. Je le voyais errer dans la zone sécurisée, nerveux, fumant cigarette sur cigarette en détournant son regard de la surface de mon corps qui se désagrégeait. Il se posa ensuite un moment, le dos collé contre le fourgon banalisé de l'équipe scientifique. Il pensait probablement au fait qu'il avait été le dernier à m'avoir vue vivante, le dernier à m'avoir parlé, le dernier à avoir compris que je ne voulais plus de cette vie, de cette comédie écran qui me rongeaient derrière les masques du superficiel...

C'était comme une impression de déjà-vu.

C'était comme si j'avais déjà vécu tout ce que je voyais ; cette scène de crime, mon corps nu, Chris qui se lamentait pitoyablement et tout ce déploiement de scientifiques qui grouillaient comme des fourmis légionnaires.

Toute cette condescendance à l'égard d'un corps qui allait définitivement disparaître me donnait un vertige singulier : celui de me délecter du fait que l'on respectait beaucoup plus un corps délesté de sa vie qu'un être encore plein de sa vigueur.

Je ne m'étais pas respectée moi-même, j'avais infligé à mon corps des sévices bien plus durs et traumatisants que le viol physique que j'avais subi quelques années auparavant, bien plus répréhensibles. Je

l'avais forcé des années durant à se coucher très tard, dormir peu, danser, courir, fumer, à ingurgiter des substances chimiques ; des antidépresseurs quand ça n'allait pas, des excitants quand tout allait bien, de la cocaïne, de la marijuana. Je l'avais aussi habitué à absorber des médicaments pour maigrir, des pilules pour bronzer, des comprimés pour l'arrêt du tabac, des pilules pour rajeunir, des antioxydants, des stimulants pour l'épiderme et tout un fatras confus de merdes chimiques mélangé à mon alimentation.

Je ne faisais pas non plus la somme des violences physiques que j'avais désiré que l'on m'inflige, avec un grand consentement non dissimulé ! Mes seins avaient été pétris des millions de fois par des hommes évanescents, bien plus obnubilés par mes protubérances mammaires que par mes petits tracas de femme terrorisée et battue par son mari. Ces loulous-là m'avaient malaxée, caressée, frottée, léchée, secouée, bref, prise entièrement par la face nord et la face sud.

Oui, le sexe avait été prédominant dans ma vie, depuis très jeune. Impulsive, incontrôlable, je pouvais manger le premier homme qui me plaisait, sans que celui-ci puisse montrer le moindre signe de résistance. Mes petits atours sexy : petites jupes, escarpins et autres attributs de charme, venaient d'autant plus agrémenter le physique d'une jeune femme déjà belle et désirable.

Oui, le sexe avait été prédominant dans ma vie, je le reconnaissais aujourd'hui. Je reconnaissais surtout le fait que rien d'autre que moi ne m'avait intéressé dans ma vie, hormis l'apparence, la séduction, le paraître. Oui, le sexe avait été une bonne partie de rigolade ! Enfin, mis à part les déboires malheureux qui avaient jalonné une partie de mes expériences ; les deux avortements, le viol, les diverses infections vaginales, les MST que j'avais contractées et les deux ou trois maladies mentales qui avaient failli m'étrangler. Mais voilà, je me retrouvais seule chaque fois. Passé les moments de plaisir et de jeux charnels, je me retrouvais dans mon grand appartement vide, sans enfants, sans cet homme censé vous aimer et partager votre existence. Chaque fois, je me retrouvais sans rien, sans histoire, sans vie...

OceanofPDF.com

Mouvement 4 :

La verticalité absolue.

22h 02, 1h01 avant l'arrêt des fonctions vitales.

Chris avait un peu plus appuyé sur l'accélérateur, visiblement agacé par ce que je venais de lui apprendre. Il fonçait dans la nuit à toute allure, pensant certainement que son statut de lieutenant de police l'exemptait de respecter le code de la route et tous les radars qui pouvaient s'y trouver.

— Alors comme ça, tu ne veux plus me voir ? Tu as décidé, je ne sais pas pour quelles obscures raisons, de me jeter comme une merde ? C'est ça, hein ? Un petit coup vite fait, bien fait, et ensuite : « *rentre chez toi connard, tu croyais quoi ?* » Hein ? C'est ce que tu penses ?

Il avait hurlé dans l'espace confiné de la voiture et, entre les volutes de fumée épaisse qu'il recrachait nerveusement, j'avais vu son visage tordu, déformé par la colère et l'humiliation.

Je ne prêtai presque pas attention à son exagération gestuelle.

J'avais sagement ajouté mon petit grain de sel.

— Je te l'ai dit Chris, j'aime le sexe et c'est tout. Si j'ai baisé avec toi c'est uniquement parce que j'en avais envie, et tu devrais aussi te contenter de ça, te dire que c'est le pied, merde ! Vous les mecs, pourquoi êtes-vous toujours en train de tout ramener à vous et donnez-vous tant d'importance à tout ? C'est bien moins compliqué avec les femmes... avais-je hurlé en lui arrachant sa cigarette des mains et en l'expédiant au dehors.

— Ah, parce que... avec des femmes aussi... ?

— Quoi ? Vas-y, crache tes sales mots...

— J'ai rien à dire... je

— Et bien moi je vais te dire, je fais aussi l'amour avec des femmes, oui, et j'aime ça aussi, je me suis découvert un équilibre sexuel et je pense que cela me fait du bien. Voilà, tu devrais essayer avec des mecs, au lieu de constamment tourner autour des poufs mal fagotées, ça te changerait...

Chris m'avait lancé un regard noir, un regard plein de braise qui m'aurait incendiée si sa colère avait pu se matérialiser.

Alors, à un moment donné, je lui ai demandé de stopper le véhicule.

On s'était retrouvé sur une route départementale, très sombre, qui menait très probablement au cœur de la chaîne des Alpes, quelque part au Nord.

Il m'avait longuement dévisagée, en silence. Je lui avais souri, comme pour lui dire que je voulais rester son amie et ne pas plonger dans un psychodrame malsain, que je voulais simplement couper court à cette discussion. Après quelques secondes où il m'avait minutieusement observée, l'œil toujours aussi flamboyant, il m'avait enfin déclaré d'une voix calme et emplie de trémolos :

— D'accord Clarisse, je m'excuse. Et pour William ?

J'avais hésité à lui répondre.

— Je lui enverrai un petit mail. Il pourra lire cette petite explication qui certainement lui fendra le cœur mais, le temps fera les choses et effacera peu à peu mon absence ...

— Où est-ce que tu comptes t'enfuir ? Que vas-tu faire ?

Sur cette dernière question j'étais restée muette, un fragile sourire au coin des lèvres. J'avais posé ma main sur sa joue et il l'avait embrassée. Mon regard s'était envolé sur le rideau de la nuit, dans le ciel cadencé par une impressionnante conjonction de perles lumineuses qui pétillaient tout là-haut. Je sentais encore son odeur, je repensais à ses bras, sa bouche sur la mienne, la fièvre sur mon corps et la folie en moi. J'avais tourné la tête et lui avais dit au revoir.

La portière avait grincé et j'étais descendue.

La nuit. La fraîcheur de la nuit. La solitude...

J'avais regardé s'éloigner le véhicule de Chris, ses deux feux arrière comme deux yeux effroyables qui divergeaient sur d'autres lieux, d'autres rencontres, d'autres vies, deux yeux rouges qui s'enfonçaient dans l'infini de l'horizon, me laissant définitivement offerte à mon terrible destin...

22h 37, 26 min avant l'arrêt des fonctions vitales.

Un rire nerveux m'avait secoué, comme si je mesurais en cet instant l'ampleur de mon inconscience, toute l'étendue de ma monumentale connerie.

J'avais ressenti comme une onde malfaisante me traverser le corps, une fréquence très basse qui avait empli ma tête d'un bourdonnement désagréable et une nappe glaciale qui m'avait entièrement enveloppée.

Je ne le savais pas encore, mais le souffle de la mort venait de passer sur moi. Il venait de me frôler afin que je puisse ressentir une dernière fois tous mes sens aiguisés à l'extrême, toute l'importance que dégageait la sensibilité du corps humain.

Je m'étais alors mise à marcher très vite, en espérant qu'un véhicule passe sur cette route sombre et déserte, que quelqu'un m'emporte loin de cet endroit et m'emmène là où ma nouvelle vie était censée commencer.

Seulement, cette nouvelle vie je ne la verrai pas, je ne l'effleurerais même pas, je ne verrai qu'une lumière froide et intense. Je ne percevrai qu'un flash blanc envahir mon crâne, je sentirai comme une pression énorme venir nouer ma gorge et une curieuse sensation de flotter et monter, monter très vite et très haut, bien à la verticale.

Ensuite, après avoir gravité quelques instants dans un exomonde parallèle à ma conscience, je me sentis exécuter la plus belle chute de toute mon existence, les yeux fermés sur un rideau obscur, les yeux fermés sur tous les instants forts de ma vie, les yeux fermés sur le bonheur qui était passé trop vite et que je n'avais pas saisi...

En revanche, c'était les yeux ouverts que j'avais aperçu dans le lointain la lumière qui se rapprochait, plus loin sur la route grise et lisse, la lumière qui perçait l'obscurité et se faufilait entre les épais troncs de résineux qui bordaient la route.

Les phares au xénon d'un véhicule déchiraient la nuit et s'approchaient en faisant danser les ombres des sapins centenaires.

Un sourire s'était dessiné sur mes lèvres encore recouvertes de la sueur de Chris. Ce nectar salé m'avait rappelé combien il allait être douloureux de l'oublier.

Le bruit du moteur gonflait depuis l'horizon fantôme. Le halo blanc du xénon s'étoffait.

Cet automobiliste allait me voir et allait m'embarquer. Il m'emporterait vers les villes de lumières, les villes où je pourrai à nouveau respirer, vivre. Je transiterai loin de ma vie souillée, cette vie que j'avais usée à mauvais escient, comme la passe ratée d'une partie de poker perdue d'avance.

Je me souvenais...

Les phares, le moteur, la bête qui surgit et la verticalité absolue qui m'arrache et m'emporte à une vitesse prodigieuse...

Client 5143913 <3436739@epagine.fr>

OceanofPDF.com

Mouvement 5 :

Arrêt des fonctions vitales.

23h 01, 2 minutes avant l'arrêt des fonctions vitales.

J'étais retombée sur l'asphalte dans un fracas spectaculaire.

Le flash blanc s'était introduit partout dans ma tête et j'avais entendu cet effroyable craquement, comme si on avait plié une planche de bois jusqu'à son point de rupture.

L'impact m'avait coupé le souffle instantanément. Mes yeux m'avaient renvoyé une étrange image de la chaussée, comme si celle-ci avait été renversée perpendiculairement par rapport à son axe d'origine et se dressait tel un mur. Un mur de goudron. J'y avais curieusement posé ma joue et reniflai les odeurs de caoutchouc et de bitume.

Rien ne bougeait.

La nuit était redevenue calme, noire, à part cette lumière orangée et persistante qui clignotait dans une minuscule parcelle de mon cerveau.

Pourquoi avais-je pris la décision subite de m'allonger sur la route ?

La bête avait surgi.

Pourquoi ne pouvais-je pas me relever ?

Elle avait surgi depuis les profondeurs de la forêt qui longeait la route...

Pourquoi mes membres ne répondaient-ils plus ?

La lumière orangée continuait de clignoter, quelque part, elle venait vriller mes pupilles en s'introduisant au plus profond de mon encéphale.

Pourquoi ne pouvais-je plus bouger ?

Parce que je baignais dans une flaque de sang exagérément démesurée, parce que quatre litres de sang s'étaient répandus sur l'asphalte noir de la départementale, parce que mon crâne avait

explosé au contact du béton sur le parapet de sécurité, parce que j'étais en train de m'éteindre lentement...

J'étais en train de mourir dans une lente valse nauséuse.

J'avais la sensation que s'échappaient par le trou béant de l'arrière de ma boîte crânienne, mes pensées les plus secrètes, mes instants de vie les plus intimes. La position dans laquelle je m'étais trouvée m'avait laissé entrevoir l'étrange aspect de ma jambe gauche, semblable à un long morceau déchiré de chair et d'os ; une simple masse de matière organique écarlate, parsemée d'esquilles sanglantes.

J'avais pressenti toute l'étendue du cauchemar que j'allais traverser. J'avais pressenti que la dernière bulle d'oxygène qui se délitait dans mon cortex, n'allait pas tarder à exploser et assécher mon esprit, raser l'existence qui faisait de moi un être entier, pulvériser mes molécules comme le souffle d'une déflagration nucléaire. J'avais repensé en quelques micro-secondes à ce qu'avait été mon corps de nymphe : svelte, bronzé, arborant des proéminences gracieuses, des protubérances qui semblaient pointer du corps d'une post-adolescente. Résultante exo-corporelle de la maturité féminine en deux mamelles accueillantes, mes deux tours jumelles à moi, redressées vers le ciel, s'enflammaient comme deux globes de feu chaque fois que le désir me mordait et m'aspirait dans le trouble.

J'avais en ces instants, ressenti une affliction disproportionnée et persistante

J'avais été affligée de devoir quitter ceux que j'aimais...

Je n'avais pas eu envie de partir, pas de suite...

Mais il avait fallu que je rende mon costume de chair, ma plastique supra-proportionnée, ma vie, la trace de mon être sur cette planète, dans cet univers...

La lumière orange clignotait toujours.

Arrêt des fonctions vitales.

Tracé plat_____

Et voilà, j'étais morte.

Voilà tout ce dont je me souvenais, à ce détail près qui me chiffonnait : je n'arrivais toujours pas à me souvenir ce qu'était cette étrange lueur orangée qui avait clignoté tous le long de mon trépas. Une séquence me manquait. Quoi ?

La légiste qui me palpait depuis le début de ses constatations interpella soudain le lieutenant de la brigade.

Chris accouru.

– Vous voyez ça ? lança-t-elle avec une évidence déconcertante.

– C'est quoi ? Qu'est-ce que vous avez trouvé ?

Mon regard oscillait tantôt sur le visage de Chris, tantôt sur la légiste au visage couperosé.

Elle pointa alors son index dans la région de mon cou, en décrivant de petits mouvements circulaires. Le contraste de ses gants de latex ensanglantés et la couleur fade de ma peau avait quelque chose de sublime, pictural.

– Regardez, continua-t-elle, ici, une belle empreinte papillaire imprimée au sang, on voit bien les crêtes...

– Ouais ! fit Chris, si elle n'est pas répertoriée au fichier national elle nous sert à rien...

– Ce que vous pouvez être négatif, lieutenant, c'est chiant à force !

– Quoi d'autre ? Le décès remonte à plusieurs jours, non ?

– Oui, je dirais quatre ou cinq jours, mais pour en être certains nous allons contrôler l'humeur vitrée. Vu les conditions climatiques et le bataillon de mouches nécrophages qui à déjà pondu, je pense qu'on n'est pas loin du compte. Les Calliphoridae et les Muscidae sont bien présentes, la rigidité cadavérique post-mortem a déjà disparu, donc nous avons passé le délai des quatre jours. Tout cela demande bien évidemment la confirmation d'une autopsie détaillée...

– Des blessures importantes ? Des sévices sexuels ?

– Traces de violences sexuelles, oui ! Post-mortem en plus, c'est indescriptible, et puis...

– Quoi ?

— Attendez, je soulève un peu, vous voyez ? demanda-t-elle en me soulevant le crâne avec délicatesse, la région occipitale est fracassée et...

— Et ? fit Chris en la bouffant du regard.

— ... la cervelle n'y est plus, vous voyez ?

— Oui ! Bordel ! Je vois... et alors ? Qu'est-ce que ça veut dire ?

— Ben, ça veut dire que soit le type qui a commis ce truc ignoble a récupéré sa cervelle par plaisir et l'a donnée à bouffer à son chien ; soit elle a fait une chute importante et l'impact a expulsé son cerveau... grinça-t-elle en ricanant d'une manière ridicule.

— Une chute ?

La scientifique continuait de ricaner bêtement, délaissant Chris qui avait laissé son regard se perdre dans le vague.

Écervelée ? On ne me l'avait jamais faite celle-là ! Cette conne rougeaude et prétentieuse prétendait que j'avais perdu la tête. Je n'en revenais pas... si cela était vrai, cela voulait dire que c'était mon cerveau qui s'était éjecté hors de sa boîte crânienne et qui avait vu et pensé les derniers moments de ma vie ? Les dernières secousses électriques m'avaient permis de visualiser des images... de la lumière... orange !

— D'autres blessures ? demanda impatiemment Chris, qui ralluma nerveusement une autre cigarette.

— Hélas... la jambe gauche, le tibia et le fémur sont pulvérisés, comme broyés. Apparemment, toutes les côtes sont fracassées, si elle n'est pas morte sur le coup, son agonie a dû être pénible...

— Et son... son visage, qu'est-il arrivé à son visage ? Merde !

— Je ne sais pas, c'était comme s'il avait été râpé, frotté contre quelque chose d'abrasif...

— Quelles sont ces particules incrustées dans les chairs de son visage ? Vous voyez ?

— Je dirais que cette abrasion est due au fait que son corps a été traîné, sur le ventre, son visage contre le sol. Cela expliquerait l'abrasion cutanée et les microscopiques gravillons qui se sont incrustés dans la chair mise à sang...

— Mouais... lança Chris, la cigarette coincée entre les dents. Donc, si on récapitule, on a une empreinte papillaire imprimée avec

le sang de la victime, on sait que le corps a été transporté ici, traîné probablement sur un sol gravillonneux et que la victime a l'occipital fracassé et une boîte crânienne vide. Putain ! C'est un cauchemar ! J'veais me réveiller...

La légiste observa Chris qui se releva d'un seul coup et couru s'appuyer contre un arbre, la main devant la bouche, se retournant juste pour vomir un magma liquide qui s'éparpilla à ses pieds.

Les yeux pleins de larmes, il lui envoya ensuite un signe bref de la tête et se dirigea vers le fourgon macabre qui attendait, portes grandes ouvertes, que l'on introduise en ses entrailles un corps définitivement inerte, voué à la disparition physique, un corps dépouillé de sa vie tragiquement fauchée, un corps vide et blanc, mon corps.

Curieusement, je ressentais de la peine. Je ne voulais pas voir souffrir Chris, je ne voulais pas que mes amis aient mal, je ne voulais pas que ma mort soit une douleur pour les miens. Ce fut tout à fait sur cette pensée, ce fut à cet instant que, malgré l'étendue de chagrin qu'allaient générer les clichés que je m'apprêtais à faire défiler le long de ma conscience fantôme, je me sentis flotter et rapetisser dans un cercle qui ceinturerait mon entité. Je me vis redevenir petite fille, adolescente tout d'abord. Je revis mon père, bien avant que la maladie ne l'amenuise, bien avant que le cancer ne le ronge et ne l'emporte définitivement. Je revis cet homme qui m'avait porté un amour et une protection incommensurable, démesurée, j'avais toujours été son bébé, sa petite fille. Je ne l'avais pas vu vieillir. Mon petit papa était parti en m'ayant donné tout le long de sa vie tout son amour qui avait été inépuisable, et cet amour m'avait portée toute mon existence. Je revis aussi ma mère, celle qui avait été aussi ma citadelle d'amour, mon prieuré, le jardin de la genèse de ma vie, celle en qui j'avais poussé lentement pendant neuf mois, celle en qui j'avais baigné pour m'imprégner de toute son affection.

Je me sentis encore raccourcir.

Me voilà encore plus petite du haut de mes quatre ou cinq ans.

Je perçus toute la lumière de l'amour qui m'inondait, tout l'amour qui m'entourait et qui émanait de ces deux êtres qui étaient mes parents. Je revis leurs deux visages, si beaux, si souriants, si

affables à mon égard. Des images pleuvaient dans cette interface fantôme, dans cette conscience que je n'avais plus. Des images gouttaient, crépitaient, me figeaient, m'affligeaient. Des souvenirs ressurgirent : je revis dans un confus treillis d'images mes premières vacances avec mes parents. Dans une vapeur agréable, je perçus mon premier tremblement d'émotion lorsque ma peau frôla pour la première fois la surface de l'eau, la mer, la plage, le sable chaud... et, mes parents, les yeux pleins d'amour de voir ma petite vie qui s'ébattait de joie.

Je frémis. Le chagrin qui m'enveloppa m'était presque douloureux.

Mon père disait souvent qu'il était important de se fabriquer des souvenirs, de vivre des moments extraordinaires qui nous reviendraient en mémoire le jour de notre mort ; mon petit papa ne croyait pas si bien dire...

Client 5143913 <3436739@epagine.fr>

OceanofPDF.com

Mouvement 6 :

Orange...

Quelque part, je ne pouvais pas être certaine que tout ce que je voyais, entendais ou bien pensais était authentique. Je ne pouvais pas être certaine que je n'étais pas déjà dans la mort cérébrale. Je ne pouvais m'expliquer d'où provenait cette conscience qui errait et m'envoyait toutes ces informations. Néanmoins, de la même façon que les ondes radio qui se propagent dans le cosmos, dans l'immensité de l'univers, les paroles de la chanson de Benjamin Biolay revenaient sans cesse pour graviter autour de ma perspicacité fantôme, de mon opiniâtreté à ne pas quitter la vie. Cette chanson, la dernière que j'avais eu l'occasion d'écouter avant de quitter ce monde, cette chanson qui s'était déversée en moi alors que je me trouvais avec Chris dans la voiture, encore bien vivante... je réentendais ces paroles, encore et encore, qui accompagnaient les fugitives réminiscences de mon enfance : « ... *ne reste pas ici, on entend sonner l'angélus, le soleil est joli... on reste Dieu merci à la merci d'un sacrifice, d'une mort à crédit, d'un préjugé né d'un préjudice...* »

Les dernières images de mon enfance qui s'éteignirent lentement furent celles de mon petit corps de petite fille, debout, un doudou vieux d'un millénaire dans les bras, adressant un timide au-revoir d'une main menue à ceux qui avaient été mes êtres chers, ceux qui m'avaient donné la possibilité de vivre et d'aimer, ceux que j'avais chéris plus que tout en ce monde : mes parents.

Alors, dans une explosion de lumière et de sons de fin du monde, je m'extirpai de cet univers nostalgique en percevant un vide énorme, un gouffre, un froid funeste, dégringolant dans un cosmos inconnu telle une fragile chrysalide qui découvre le monde dans lequel elle bascule, entre la chenille et le papillon, entre la petite fille et la femme que je n'étais plus.

La vie m'avait quittée et la mort ne m'avait pas encore engloutie. C'était probablement comme un message codé, un évènement qui me dépassait, mais le fait de pouvoir remonter les heures qui avaient précédé mon décès n'était pas le fruit du hasard. Y avait-il là-dedans

un message au sens subliminal ? La leçon de ma vie ? Était-ce le moment de me repentir de mes actions de débauche, d'excès et d'appétits sexuels démesurés ? Peut-être était-ce simplement le moment de comprendre à quel point des être humains m'avaient aimée, à quel point ma vie avait été belle et, surtout, comprendre qui me l'avait ôtée.

Ma conscience fantôme se nimba à ce moment-là, avec partout autour des fractions d'images que je percevais maintenant très floues, d'un halo orange d'une intensité extraordinairement puissante. Le halo flamboyant s'imprima soudain nettement, dans une espèce de mouvement oscillatoire, clignotant, dans toute l'étendue de ma mort apprivoisée, de ma conscience hypothétique qui m'apporta enfin avec beaucoup plus de clarté la clé de l'énigme, le pourquoi de mon départ pour le territoire des oubliés. Je revis enfin mon corps vivant sur cette route déserte du fin fond des Alpes, marchant dans la nuit, perdue et solitaire. Je me revis, désireuse de recommencer cette vie souillée, stigmatisée.

J'entendis à ce moment-là un ronflement qui enflait devant moi, un halo blanc qui accompagnait ce bruit désagréable, deux cercles de feux qui augmentaient face à moi.

Je me revis, transie de peur, comme si quelque chose se préparait, comme si l'inévitable précédait l'irréparable. J'eus à cet instant-là, la conscience de comprendre que plus rien ne pouvait empêcher ce qui allait suivre.

Le véhicule roulait à vive allure, face à moi, à encore une cinquantaine de mètres d'où je me trouvais. Il m'avait semblé comprendre que le véhicule voulait ralentir mais, la vitesse élevée à laquelle il roulait ne lui permit point de freiner lorsque le chevreuil traversa la route et se retrouva pétrifié dans la zone aveuglante de ses feux.

L'inévitable précédait toujours l'irréparable...

Le conducteur avait alors eu le réflexe évident de braquer son volant au sens opposé à la chaussée qui le bordait. En temps normal, c'est-à-dire lorsque aucun individu ne se promène sur la route à ces heures de la nuit, l'accident aurait pu être évité et la bête épargnée.

C'est justement ce qui ce passa. Ce fut beaucoup plus difficile concernant ma présence, je dirais même impossible.

Mes yeux avaient vu le chevreuil qui avait franchi la lisière des bois, mes yeux l'avaient vu qui m'observait juste avant l'impact. La bête s'était immobilisée une ou peut-être deux secondes, sur le bord de la route, prenant certainement conscience que sa vie avait été épargnée grâce à celle que j'allais rendre à Dieu.

Puis, le souffle m'avait alors propulsée très fort.

J'avais entendu des bruits de métal, de verre, des crissements, des craquements, des déchirements. J'avais aussi flairé des odeurs de carburant, de caoutchouc brûlé, des fragrances de nature endormie sous la fraîcheur de la nuit, des résurgences olfactives d'herbes mouillées, de feu, de sang, de poussière et de mort.

Je me souvins de ma propulsion aérienne, quasi-verticale, et aussi de toutes les lueurs qui m'étaient apparues depuis la hauteur de mon ciel, toutes ces lueurs qui trépidaient comme de frêles insectes perdus dans l'écran de la nuit. Je me souvins de la lueur orange qui m'était apparue, alors que mon corps venait de retomber comme une masse de béton qui s'était écroulé du haut d'une tour sans fin. Le bruit qu'avait produit ma masse de viande et d'os restait indéfinissable, horrible, indescriptible.

Aussi étrange que cela puisse l'être, je repensai aux étoiles qui avaient inondé mes yeux, lorsque mon crâne avait percuté le muret de béton qui bordait la départementale. Une profusion de couleur, une myriade d'étincelles, du blanc, du rouge, du vert, du bleu, tout cet arc-en-ciel d'électricité étrange avait empli ma tête, puis, curieusement, une seule image était restée figée, immobile, comme un cliché prit sur le vif ou l'image bleuie d'une séquence vidéo qui vibrerait dans une interminable pause.

Je vis le long ruban noir de la route qui se déroulait à l'infini devant mes yeux paralysés, et à quelques mètres sur le côté, le véhicule qui venait de me percuter, garé en travers de la route avec les feux de détresse qui palpaient et ne cessaient de me traverser la rétine.

Je savais à présent quel avait été ce halo orange qui n'avait cessé de clignoter, palpitant comme une bouée lumineuse perdue au large

de l'océan.

Voilà pourquoi et surtout *comment* j'étais morte.

Fracassée par un véhicule...

Par le truchement de divers paramètres, ma vie avait basculé dans la mort, comme ça, aussi facilement qu'un clignement de paupière.

Parce que j'avais voulu refaire ma vie, parce que je n'avais pas voulu retrouver William, parce que Chris avait été l'excès de trop, parce que Chris n'aurait pas pu m'aimer comme je le désirais, parce que j'avais voulu m'exiler pour expier mes péchés, vivre ailleurs dans un autre milieu, parce que ma vie n'était plus celle que j'attendais, parce que j'avais erré dans le noir, parce que le chevreuil avait traversé, parce que Chris n'avait pu...

Chris ?

C'est soudain avec effroi que je revis l'image clé qui zébrait ma conscience fantôme, avec une précision implacable et une cruauté absolue.

Alors que je regardais l'équipe scientifique finir les constatations sur le terrain, ma conscience s'envola vers le fourgon funéraire, vers la légiste qui jetait ses gants dans un sac à déchets sécurisé, vers Chris qui observait les deux hommes affairés à m'envelopper dans un grand sac de polypropylène noir.

C'était son image qui striait ma conscience.

Son visage.

L'image de Chris, penché au-dessus de mon corps brisé, pendant que palpaient les feux de détresse de son énorme 4X4 meurtrier...

Client 5143913 <3436739@epagine.fr>

OceanofPDF.com

Mouvement 7 :

La disparition physique.

Voilà !

Toutes les étapes qui concernaient ma mort tragique étaient consumées.

L'accident, le trépas, la police et enfin, l'enlèvement de mon corps qu'on allait sans aucun doute porter à l'institut médico-légal. De là, j'allais être photographiée et étudiée. On allait me découper, me cisailer, m'ouvrir le thorax comme une truite qu'il était impératif de vider avant de la cuire et, ensuite, très probablement, mon crâne allait être décalotté afin que l'on puisse juger dans les moindres détails de l'envergure de la fracture.

Voilà à quoi se résumait ma fin, le désastre de mon épilogue.

La fin de toute une vie passée à se préoccuper de soi, d'embellir toujours un peu plus son corps pour enfin finir détaillée sous le scalpel d'un expert en viandes mortes. Chercher à garder le plus bel aspect, telle une vitrine d'un magasin de luxe, avait été mon Graal depuis mon plus jeune âge, et ce, au détriment de mon entourage que j'avais délaissé.

Je ne voyais que moi, moi et mon ego démesuré. Mais tout ceci n'existait plus, tout ceci appartenait désormais à un passé anodin qui avait été le mien, un passé irrévérencieux qui avait détruit des amitiés, rompu des liens fraternels. J'allais devenir un bref souvenir, une insignifiante séquence mémorielle dans les existences de ceux que j'avais connus, j'allais devenir deux dates : une naissance et une mort, comme un point d'orgue à l'extrémité d'une vie futile. Tout ce qui restait de moi était ce corps dur, blanc, gris, exsangue, vide de vie et voué à son autodestruction, sa biodégradabilité.

Tout ce qu'il restait de moi tenait dans l'espace exigu de ce grand sac de plastique noir.

Oui, j'allais disparaître, réellement, physiquement.

Ce corps que les hommes avaient aimé frôler, sentir, posséder, n'était plus et allait se dissiper à tout jamais dans une osmose infinie avec l'entière de l'univers.

Oui, les hommes avaient aimé mon corps. Oui je les avais aimés.

Et maintenant ? Maintenant que je voyais Chris affligé de m'avoir percutée sur la route, de ne pas m'avoir secourue, je ressentais les sensations de nausée qui me tordaient, identiques à celles que je percevais de mon vivant. Je ressentais un profond dégoût pour le sexe mâle de notre espèce. Pourquoi avait-il fait ça ? Pourquoi ne pas avoir assumé cet accident, car c'était un accident, pourquoi s'être enfui ? Pourquoi était-il revenu sur ses pas ?

La réponse ne fut pas longue à me parvenir.

Près du grand sac noir dans lequel mon corps reposait et qui avait été installé sur le brancard à l'intérieur du fourgon funéraire, Chris était effondré et sanglotait sur ce qui restait de moi. Il avait du mal à respirer et balbutiait des mots que je n'arrivais pas à comprendre, des mots qui restaient prisonniers de ses deux mains jointes qui cachaient l'absolue surface de son visage. Puis, lentement, il releva la tête, s'essuya les yeux et commença à parler seul, en regardant dans le vide, droit devant lui comme si je me trouvais physiquement en face. Ma conscience fantôme se plaça alors dans cet axe là, afin que je ressente exactement la puissance et l'impact de ses mots.

— ... Mon dieu ! Qu'est-ce que j'ai fait ? Je... je t'ai tuée Clarisse... tu es morte ! C'est un cauchemar... je vais... je vais me réveiller...

La portière arrière du fourgon s'ouvrit alors, brusquement, laissant pénétrer une lumière à la fois vive et diaphane, comme si un mince voile de brume commençait à envelopper les lieux.

Clovis Carcassonne, Le Big Boss, le patron de la cellule criminelle regarda Chris d'un œil magnanime, plein de compassion. Néanmoins, il le ramena très rapidement à la dure réalité :

— Salut fils ! Je vais pas y aller par quatre chemins, je sais que tu connaissais bien la petite mais, dans un souci de bien faire les choses, je ne peux pas te laisser t'occuper de cette affaire, tu comprends ? Je préfère reléguer ceci à Nathan... c'est un bon enquêteur et il est complètement étranger à l'environnement de la gamine. Allez ! Je te laisse encore cinq minutes avec elle, ensuite... ensuite on l'embarque au C.H.U, le docteur Lemoine est déjà sur place.

Il lui envoya une claque sur l'épaule comme le point final posé à la fin d'un entretien amical. Chris regarda s'éloigner le gros bonhomme aux cheveux grisonnants, le vieux flic que toute une vie passée à ramasser des macchabées avait vacciné.

Voilà, ma dépouille devait être embarquée afin que l'on me découpe dans les règles de l'art et qu'ensuite, on me recouse bien proprement.

La porte du fourgon à peine refermée comme ma propre crypte, mon tombeau, Chris se lamenta de plus belle.

— Bordel ! Pourquoi ? Pourquoi tu m'as demandé de te laisser là-bas, toute seule, en pleine nuit ? Je n'aurais jamais dû t'écouter...

« *Et toi, pourquoi es-tu revenu ? Pourquoi être revenu sur tes pas ?* » Pensai-je abruptement.

— C'est mon amour qui m'a guidé, c'est mon amour qui t'a tué mon ange... j'avais enfin compris que la vie devait se vivre de la manière qui nous rendait le plus heureux, et moi, ce qui me rendait heureux, c'était de t'aimer ...

Je sentais que ma conscience fantôme se laissait submerger par une vaste émotion dévastatrice. Un sentiment de chagrin vint m'absorber violemment, diluant au plus profond de ma matière chimérique, de mon invisible simulacre, la dose létale d'un pathétisme qui me perturbait.

— Tu es morte tout bonnement parce que je suis revenu te chercher, car je voulais t'emporter. J'avais compris que c'était avec toi que je voulais faire ma vie... et tu étais sur cette route, il y avait cet animal... mais bordel ! Qui est-ce qui t'a donc ramenée ici, qui t'a déshabillée et laissée pourrir au milieu des bois ? QUI ? hurla-t-il soudainement dans l'espace confiné du véhicule.

Pour la seconde fois, les portes à l'arrière du fourgon s'ouvrirent sur le vieux visage du patron blasé par la fatigue et une carrière en bout de course.

— Faut-y aller, Chris, on y va... rentre chez toi et restes-y jusqu'à la fin de la semaine. Je te donnerai des nouvelles...

— J'étais avec elle, quelques heures seulement avant, je l'ai laissée sur cette route...

Le téléphone du vieux flic se mit alors à bourdonner. Il décrocha et bougonna en hochant la tête de temps à autre. La conversation fut brève.

Il raccrocha au moment où un gars de la cellule scientifique posa sa main sur l'épaule de Chris et, d'une voix pleine d'empathie, lui demanda d'évacuer le véhicule.

Chris descendit à reculons, presque dans un ralenti irréel, ne quittant jamais du regard le sac de plastique noir allongé sur le brancard.

Carcassonne bafouilla alors dans un souffle qui empestait le vieux cigarillo froid et la bière mal digérée, les mots qui firent vaciller Chris et le replongea dans l'effroyable cauchemar des jours précédents.

— C'était la brigade motorisée du canton Nord de la vallée, là, au téléphone. Un couple de randonneurs qui avait rejoint la nationale après être descendu du col de la Madone, hier après-midi, a fait une bien étrange découverte. Leur chien, qui les accompagnait, s'était arrêté en contrebas du talus et ne voulait plus remonter, il avait quelque chose dans la gueule et ne voulait plus le lâcher. Ils ont descendu le talus et ont rejoint leur chien...

— J'ai pas très envie d'entendre la suite, Carcassonne... je ne crois pas...

— Ce que je veux te dire ce n'est pas ce à quoi tu penses...

Je voyais le visage de Chris se décomposer, devenir presque liquide, comme si ses traits se disloquaient en fragments épars

— Quoi ?

— Effectivement, le chien a retrouvé la matière grise de ta copine, mais...

— Mais, quoi ? Quoi, à la fin ? Putain !

— T'imagines bien qu'on a fait boucler la zone et fait débouler les équipes de recherche scientifique. Ils ont quadrillé la zone et l'ont passée au peigne fin. Ils ont découvert les traces de freinage d'un véhicule chaussé très large, ainsi que des débris de verre et de plastique appartenant au véhicule en question... du sang aussi, beaucoup de sang...

— Et alors ?

– Ils viennent de m'appeler pour me donner les résultats de l'expertise sur les débris...

Le fourgon venait de démarrer, emportant mon corps dans les sombres sous-sols d'une morgue d'hôpital ; l'endroit même où disparaîtra toute trace physique de mon existence, flanquée au fond d'un tiroir frigorifique.

– ... il s'agit d'un gros SUV de marque Audi, de type Q5, comme le tien, Chris...

Le jeune flic avait les yeux rivés sur le fourgon qui m'emportait définitivement, semblant perdu dans une sorte d'étrange catalepsie, la bouche ouverte, vacillant, frémissant de tous ses membres...

Client 5143913 <3436739@epagine.fr>

OceanofPDF.com

Mouvement 8 :

Nekros.

L'abcès du mystère n'était pas encore percé, loin s'en faut.

Si Chris était responsable de ma mort car il m'avait percutée avec son véhicule, par amour, soit, j'en convenais, ce n'était pas lui qui m'avait conduite dans la pénombre de ce sous-bois et laissée nue, offerte aux animaux sauvages et peut-être même violée par un randonneur nécrophile de passage.

Mais qui alors ?

Pendant que roulait mon convoi funèbre, je regardais avec déférence le sac noir devant moi ; longue masse immobile emplie de mes chairs putréfiées et malodorantes.

Qui m'avait déposée là ? Qui m'avait déplacée de la route sur laquelle j'avais rendu l'âme pour me déposer dans les bois ? J'avais comme la sensation que quelque chose d'obscur voulait me répondre, m'aiguiller sur le chemin des révélations mais, chaque fois que la solution se matérialisait au cœur de ma conscience fantôme, une sorte de force intrinsèque à la survie de mon spectre empêchait que s'organisent mes souvenirs.

Par-delà la matière dépolie des vitres arrière du fourgon, je voyais Chris qui suivait le convoi, au volant d'un véhicule officiel. Ses yeux étaient rouges, son teint blême, et de curieux spasmes faisaient vibrer sa mâchoire inférieure.

Ma mort était accidentelle, il n'y était pour rien, si ce n'était que de m'avoir aimée et d'être revenu me chercher. Pourquoi n'avait-il pas déclaré l'accident aux autorités ? On allait très certainement lui coller la responsabilité de la dissimulation de cadavre, même s'il n'y était pour rien, fallait-il encore qu'il puisse le prouver...

Ma conscience fantôme se vrilla alors et se propulsa au cœur de l'horreur, précisément à l'épicentre du mal...

Mon Dieu ! Son visage m'apparut alors brusquement, par violentes fractales qui lui étirèrent les traits à l'infini, en de longs

filaments translucides. Je suis ensuite projetée sur la route qui m'a tuée et le flash m'enveloppe trois secondes ; juste assez pour que je puisse le reconnaître. Je réentends son souffle saccadé, son souffle de porc qui pose ses pattes sur mon corps déjà sans vie. Le moindre effort semble éreinter cette espèce de brute épaisse qui empest l'alcool et sue comme un animal, dégageant une odeur rance de mâle en rut, de vieux bouc écœurant aspirant à soulager une pratique honteuse.

Le pseudo Gérard Depardieu se tient là, devant mon corps brisé et inerte qui se vide de son sang sur l'asphalte noire. Cet homme que j'avais croisé au supermarché quelques heures avant ma mort, peu avant que je ne fasse l'amour avec Evy puis avec Chris, vient de s'immobiliser avec son véhicule, descend de celui-ci et me regarde, moi, forme improbable sur le goudron noir de mon propre désastre.

Cet homme, oui maintenant je me souviens... j'entends sa voix, son rire éraillé, et je revois un petit morceau de papier sur lequel est inscrit le numéro 0618... c'est cela ! A ma sortie du supermarché il m'avait suivie et m'avait appréhendée sur le parking, visiblement excité, l'œil lubrique, croyant voir en moi une pute facile, tout cela parce que j'avais répondu à son sourire. Je le revois encore me tendre ce petit morceau de papier, froissé, avec un numéro de mobile inscrit dessus, à la hâte, tout en me suppliant de le contacter dans la soirée.

Je repasse alors en accéléré toutes les séquences qui ont précédé l'impact de l'acier sur mon corps, l'impact mortel de la voiture-bélier qui a fini par détruire ce corps auquel j'avais voué un véritable culte, une ode à la beauté.

Je revois Évry, son appartement, son visage, ses fesses, son corps que j'avais aimé le temps d'une baise féline, ce corps dont j'avais savouré les nuances salines à la surface de sa peau.

Je revois en cascades d'images superposées, fractionnées par des fondus enchaînés, les instants extrêmes de jouissance multiple que Chris m'avait procurés contre ce mur de béton. Je ressens toutes les sensations, je sens son odeur, je perçois la force de ses bras, la vigueur de son membre, ses odeurs, son parfum. Je sens courir sur ma peau son visage qui me griffe, les poils durs de sa barbe

naissante qui me torturent, me jettent dans un infernal délice qui me propulse dans les ténèbres orgiaques du ravissement sexuel.

Les images défilent et curieusement, me procurent à nouveau un simili orgasme, quasiment réel, peut-être le dernier qui me soit donné de savourer sur cette terre.

Les images défilent toujours, je vois Chris dans sa voiture, je me vois, à ses côtés.

Je revois l'Audi qui s'éloigne, me laissant seule dans la nuit, je me revois, les larmes aux yeux et le cœur plein de chagrin. Je repense à mon esprit aussi lourd que du plomb à cet instant-là, à la pensée qui m'avait traversé la tête et qui me chuchotait tout bas que Chris était peut-être celui qu'il me fallait.

Je revois les lumières polluantes des éclairages, tout en bas, au fond de cette vallée engoncée dans la noirceur et le silence, je revois le faible mouvement vacillant des étoiles de cette nuit-là, je revois le chevreuil qui, dans un élan désespéré tente de traverser la chaussée, enclavé entre un monstre de ferraille lancé à pleine vitesse et le simulacre de moi-même, qui le regarde aussi dans l'épicentre de son regard animal.

La lueur grossit à une vitesse vertigineuse et, dans un bond qui étaye toute la splendeur du cervidé, je vois l'embardée du véhicule et ressens une explosion de douleur, une confusion mentale sans précédent.

Le véhicule vient de me percuter, de m'exploser et de me mettre en orbite. Je revois mon ascension, ma chute, l'impact. Alors, de mon crâne qui explose dans un bruit de coquille de noix que l'on écrase, je revois mon encéphale qui s'éjecte et bondit sur le bitume, telle une balle rebondissante, grotesque, qui termine sa course dans les herbes hautes du talus qui borde la route.

Je réentends également le crissement strident des freins du véhicule, ainsi que le long cri d'effroi du conducteur qui semble m'avoir reconnue.

Dans le noir le plus dense de cette nuit-là, au milieu de cette route de montagne, seul le clignotement perpétuel et silencieux des feux de détresse qu'avait déclenchés Chris perçait la profondeur du rideau nocturne.

Je revois Chris qui se penche sur moi, les mains sur son visage comme s'il se refusait à croire ce qu'il voyait, comme s'il voulait masquer le sombre et abject tableau morbide qu'il regardait, comme s'il voulait exorciser le sournois cancer qu'il allait porter dans ses nuits tout au long de sa vie. Alors, lentement, après avoir repris ses esprits, je revois Chris qui grimpe dans son véhicule, redémarre en trombe et pour la deuxième fois, s'éloigne et s'enfonce dans l'obscurité.

Je vois que je meurs.

Je ressens encore les sensations ultimes.

Puis, plus de vingt minutes après l'impact, un véhicule en approche sur la zone ronfle dans le lointain qui s'est nappé d'un linceul de brume opaque...

Voilà, j'allais enfin savoir pourquoi mon corps s'était retrouvé à plus de trois kilomètres de la zone où ma vie avait atteint son terminus, fauchée par l'express de nuit.

Je repensai soudain, en ces instants, aux attachements superficiels qui m'avaient pendant des années liée aux spirales d'une vie de débauche, de consommation excessive, de vanité, d'orgueil, d'égoïsme démesuré. Je repensais encore au mal que j'avais infligé à mon corps en le droguant de pilules soi-disant thérapeutiques, de cachets qui faisaient dormir, de cachets qui faisaient maigrir, de cachets qui faisaient courir, se sentir mieux, rajeunir, mieux réfléchir, bronzer, moins stresser, et tant d'autres élixirs de jeunesse, crèmes et injections diverses de toxine botulique. C'est aussi avec un profond dégoût que je me voyais en train d'ingurgiter des tonnes d'aliments de la nouvelle génération industrielle alimentaire. Des quantités impressionnantes de merde prenaient le chemin de mon tube digestif, en y laissant de profondes traces inaltérables de poison tel que du **polyvinylpyrrolidone**, du **diphényle**, de l'**aspartame**, de l'**acide cyclamique**, du **sucralose**, du **gallate de propyle** et j'en passe, la liste n'est qu'une succession de noms barbares plus meurtriers les uns que les autres. Je me revoyais me délecter de ces infâmes poisons en n'ayant aucune conscience de la mort qui se diluait dans mon organisme...

Bref, pendant que se répand sur le goudron ma liqueur vitale, je vois que débarque sur les lieux le coupé Mercedes du simili Gérard Depardieu rencontré aux caisses du supermarché du coin. Après avoir failli écraser la masse informe de mon corps qui semble être étrangement plié en trois sections, il braque son volant brusquement et s'arrête quelques mètres plus loin.

Je revois tout le film de ma fin, tous les plans séquences de mon immonde tragédie.

Je revois à nouveau les feux de détresse, cette lueur orangée qui clignote, la nuit, les étoiles qui palpitent haut dans l'étoffe du ciel d'onyx, la fraîcheur qui se matérialise par un voile de brume spectral, une légère pensée de bien-être qui fut jadis le moteur de mon insouciance, mon corps, ma mort, mon viol !

Je revois tout.

L'ultime horreur qui va entacher la fin de mon existence avortée prématurément m'arrivait, à moi ! Qu'avais-je fait pour que mon corps déjà mort tombe entre les mains d'un psychopathe, d'un homme dérangé qui se délectait de l'acte nécrophile et pratiquait sur moi de telles atrocités ? En quoi l'acte sexuel post-mortem pouvait apporter un quelconque plaisir à celui qui le pratiquait ? Bien évidemment, ceci me dépassait. Je ne pouvais pas comprendre, je ne pouvais pas saisir ce qui animait l'esprit d'un tel monstre, comme je ne pouvais définir la psychologie d'un tueur et violeur d'enfants ou un quelconque barbare qui se faisait sauter avec du plastique tout autour du ventre, dans un lieu bondé d'individus à un moment d'intense affluence. La vie était ainsi faite : de monstres sanguinaires, de victimes, d'innocents, ainsi que de donneurs de leçons qui recommandaient bien plus qu'ils n'agissaient sur leur environnement.

Je revois tout.

Le *fac-similé* de l'acteur français entreprend alors de me fouiller les poches du jeans et, après avoir nerveusement fourragé dans chacune d'elles, je le vois ressortir un morceau de papier plié sur lequel y est inscrit son propre numéro de téléphone.

Voilà ce qu'il avait voulu récupérer en apercevant mon corps sur la route, se disant que le hasard l'avait conduit jusqu'à moi une

seconde fois et, pouvait laisser aux enquêteurs la possibilité de faire le lien avec lui, ce qu'il ne valait mieux pas d'ailleurs, pas avec un casier judiciaire aussi lourd que le sien.

Il me regarde d'un œil vitreux et embué d'alcool, il me dégoûte, il me fait peur.

Je le vois qui me touche le bas des reins et passe une main sur mon fessier, je le vois sourire, aucunement écœuré par l'énorme trou à l'arrière de mon crâne et tout ce déluge d'hémoglobine. Il reste un long moment indécis, il se relève, évite de marcher dans l'énorme lagune de sang qui s'étend sur le bitume puis, en laissant s'échapper un rire bizarre, presque sadique, il me soulève et me charge sur son épaule. Il fait ensuite quelque pas, se dirige vers son véhicule et une fois derrière celui-ci, il ouvre la malle arrière et me balance sans ménagement à l'intérieur, regardant mon corps d'un œil effroyable. Puis, après avoir vérifié rapidement les environs d'un coup d'œil circulaire, il remonte dans son coupé et démarre aussitôt.

Je revois tout.

La scène se vide et devient silencieuse, froide, frappée du sceau de la mort qui m'avait emportée. Plus rien ne vibre ou ne scintille dans le ciel, j'ai comme l'impression que nous allons laisser là l'immense foutoir que le diable a laissé dans sa cuisine, un bordel inextricable où se croise la résultante d'évènements multiples et les actions humaines ignominieuses de divers acteurs.

Depardieu roule toujours, pendant deux ou trois kilomètres encore. Il bifurque enfin sur la droite et s'engage sur un sentier forestier, un étroit filin de terre et de cailloux qui semble s'enfoncer très loin et très profond dans les bois environnants. Le bas de caisse de la voiture, relativement proche du sol, frotte presque tout le long du trajet qui va nous conduire à l'horreur et, chaque fois qu'elle percute un gros caillou sous le châssis, je pense que la Mercedes va s'ouvrir en deux, empêchant que se réalise cet acte de barbarie que s'appropriait à accomplir l'abject sosie. Hélas ! Solide matériel que cette fabrication allemande... à quelques dizaines de mètres seulement de ce qui semble être une clairière, le démoniaque et infernal personnage immobilise la voiture en

tirant fermement le frein à main, puis, tout en laissant tourner le moteur et laissant les veilleuses des phares nimer la clairière d'une faible lueur, il descend en ricanant et ouvre ce maudit coffre maintenant gorgé de sang.

Je revois tout.

La clairière est vide, belle, étrange, lunaire même. Les ancestraux sapins qui nous sanglent de leurs colossales statures dégagent une impressionnante puissance hypnotique et, de par leurs dispositions circulaires, me semblent figés comme dans un acte de voyeurisme morbide.

La forêt me voit, la nature assiste à ce spectacle désolant articulé par l'espèce humaine déshumanisée. Il me semble percevoir au creux de ma conscience fantôme des vibrations et comme un goût, un goût infect de haine qui se pose sur ma langue. L'espèce de bipède préhistorique arrache alors mon corps du fond de la malle, me jette au sol et déboucle sa ceinture. Il me déshabille ensuite complètement, à la hâte, déchirant presque mes vêtements, puis les jette dans le coffre de la voiture encore ouvert.

Je crois percevoir le hululement d'une chouette, d'un hibou, je ne sais pas...

Je revois tout, tout...

Ce que pratique cet homme sur moi est indescriptible, immonde, bestial, inhumain. Ses grognements de satisfaction me plongent dans une horreur jusque là inconnue, franchissant les limites de ma tolérance face à la terreur. Jamais je n'avais imaginé ce genre de pratique, déviance des circonvolutions cérébrales de l'homme du néant, l'homme animal, l'homo sapiens.

Je le regarde s'exécuter, s'arc-bouter sur moi, grogner, haleter comme un abject porc qu'il est, pendant que ma conscience fantôme suit le convoi de flic qui se dirige vers le CHU, emporte mon corps dans ces caves glaciales où m'attendait un homme au scalpel tout aussi froid que ma viande nécrosée.

Et encore une fois, je revois tout ! Dans le moindre détail, je vois ce qui allait définitivement faire tomber cette répugnante brute dégoulinante de sueur, je vois ce petit détail que le légiste trouvera sans aucun doute...

OceanofPDF.com

Mouvement 9 :

Extinction de la perspicacité cérébrale.

Je vis s'immobiliser le convoi.

Le fourgon funéraire se positionna en reculant lentement, de manière à ce que l'arrière se retrouve face à l'entrée de la morgue.

Soudain, les grandes portes à ouverture magnétique qui jouxtaient le fourgon s'ouvrirent dans un bruit pneumatique, laissant apparaître deux gars au teint incolore, drapés de blouses immaculées et siglées aux armes du centre hospitalier.

Chris s'approcha de Carcassonne pendant que les deux individus de la morgue s'occupaient à extraire le brancard du fourgon, le brancard sur lequel reposait mon corps éteint.

– Dites-moi, vous me parliez des débris d'un véhicule tout à l'heure, vous pensez pouvoir remonter jusqu'au propriétaire ?

– Je sais pas. Pas évident ce truc, tu sais, des Audi Q5, y'en a à la pelle... on va enquêter tout d'abord dans l'entourage de la gamine et puis on va élargir le cercle, tu connais la musique, on voit ensuite qui de ses connaissances possède un Q5, à part toi bien évidemment, lança-t-il en ricanant. Au fait, tu étais bien avec elle, il y a cinq jours ?

– Ouais, elle avait besoin de se confier. Ces derniers temps, elle traversait une période de conflit difficile avec William ...

– Lorsque tu l'as laissée, c'était où et quelle heure ?

– Quoi ? Mais c'est un interrogatoire ou quoi ?

– Non... arrête un peu ! Il est évident que la gamine a été percutée par une bagnole, et le fait de savoir où tu l'as déposée nous aurait permis de cibler l'enquête dans la zone de son trajet, c'est tout...

– Par rapport à la zone de l'accident, je l'ai laissée à environ trois kilomètres, je l'ai déposée à la sortie de la ville... lança Chris, de plus en plus nerveux.

Il sortit une cigarette de son paquet et l'alluma nerveusement, observant du coin de l'œil le brancard qui disparaissait dans les profondeurs de la morgue.

Je le voyais, songeur, rongé par les remords, bouffé par le chagrin et le silence qu'il s'était imposé pour dissimuler sa faute. Je ne lui en voulais pas, il était revenu me chercher par amour, il avait voulu que je m'envole avec lui vers les cieux d'une autre vie. Malheureusement, je m'étais littéralement envolée vers les cieux et m'étais lourdement écrasée sur le sol en retombant. Pour Chris, mon pardon était accordé. Je ne pouvais lui en vouloir, lui reprocher de m'avoir tuée par amour. Il s'agissait d'un banal accident de la route, un concours de circonstances idiot, la fatalité.

La seule et l'unique solution qui pouvait éviter à Chris de graves ennuis m'apparaissait assez simplement : espérer que le nécrophage qui avait abusé de mes chairs soit retrouvé et condamné. Peut-être même qu'avec un peu de chance, il endosserait la responsabilité de ma mort...

Voilà, j'étais prête, j'attendais que débute le théâtre macabre de mon autopsie afin que je puisse y assister. J'étais prête à me faire sectionner sur l'étal du boucher, me faire cisainer, me faire vider, triturer et recoudre avec ce fil grossier afin de refermer le gigantesque « Y » qui allait ouvrir mon thorax. Cependant, ce n'était pas par simple plaisir ou masochisme que je me complaisais à assister à la dissection de mes propres parcelles organiques, musculaires et osseuses, non, ce n'était pas pour combler un quelconque fétichisme ou un obscur voyeurisme pathologique. J'assistais à cette pratique pour deux raisons bien distinctes : la première, et probablement la plus importante, était que je voulais m'assurer que le légiste trouverait bien le petit détail qui allait changer la donne. Le petit indice sur mon corps, celui qui allait probablement faire tomber la bête infâme qui m'avait violée, post-mortem, soit, mais tout de même en présence de ma conscience fantôme, sera la preuve formelle et accusatrice qui permettra sans aucun doute d'identifier ce violeur de morts, ce rat, cette chose inhumaine qui allait s'en tirer avec une petite tape sur les mains selon les édifices législatifs de notre pays. Mais il ne tombera pas uniquement pour le viol de mon corps mort. Il tombera pour tous les autres viols, pour toutes ces femmes vivantes et violées, ces femmes

torturées et abandonnées en d'improbables endroits, tous ces gamins, toutes ces fillettes violées, séquestrées, sans qu'il ne fût jamais inquiété par les hordes d'enquêteurs rattachés à ces affaires. Cette raclure continuait en toute impunité à violer, brutaliser et déroger à toute forme de morale.

J'avais tout visionné.

J'avais tout vu. Mon flash, celui qui m'avait ramené à la scène du viol de ma dépouille, m'avait permis de « tout » voir, toute sa vie, tous les abominables crimes sexuels qu'il avait perpétrés depuis son plus jeune âge. Toutes les victimes avaient défilé devant mes yeux comme une longue farandole funèbre, un convoi d'âmes en peine, les yeux pleins de honte et de désespoir.

Multirécidiviste, violeur et pédophile, Arno Van Weddingen, alias *Gérard Depardieu*, un belge fraîchement débarqué dans la région voilà trois ans, n'était jamais tombé entre les mains de la justice, mis à part une seule fois pour attentat à la pudeur. Condamné à du sursis, les psychiatres avaient estimé que Van Weddingen n'était pas un pervers sexuel patenté, mais seulement un individu atteint de névroses passagères. Il avait toujours pu assouvir ses pulsions au gré de ses voyages, de par le fait de son activité professionnelle qui s'avérait être la prospection commerciale, et rentrer chez lui après avoir sillonné la France et accompli ses actes de barbarie indescrivable.

J'avais tout vu.

Le légiste enfila ses gants en soupirant bruyamment puis, se mit à siffloter « *Le poinçonneur des lilas* » de Serge Gainsbourg, comme s'il dépeignait l'étrange caricature *des petits trous* dont il allait m'affubler.

Au fur et à mesure que la lame glissait sur ma peau froide et dure, j'avais la sensation que des pans entiers de ma conscience fantôme s'effondraient, qu'elle partait en s'effritant dans une dimension extérieure à celle dans laquelle je me trouvais.

Le médecin pratiqua le « Y » d'un geste appliqué, lent, plein de l'expérience d'un homme qui avait passé sa vie à découper des chairs nécrosées.

A l'aide des écarteurs, il ouvrit un peu plus la déjà spacieuse cavité de mon thorax et s'appliqua à l'examiner. La pression qu'exercèrent les écarteurs sur mes os et mes chairs firent encore voler en éclat une partie de ma conscience fantôme, comme une multitude de paillettes, une poudre de ma conscience qui se vaporisa dans un espace exo-dimensionnel.

J'avais comme l'impression d'avoir perdu un morceau de mémoire, à cet instant, comme si ma conscience se délitait et partait en lambeaux.

Je voyais tout.

Chris se tenait près de son supérieur, effondré, portant le visage d'un homme aux traits profonds, creusés et sans plus aucune consistance.

Carcassonne lui demanda de quitter les lieux.

Chris répondit négativement, en hochant la tête et se rapprochant encore de mon double inerte, les poings serrés.

Je lui pardonnai mais il ne le savait pas, il le faudrait pourtant, il faudrait qu'il le sache. Il risquait de tout faire foirer s'il avouait tout à son supérieur.

Je voulais que le légiste le trouve ce détail, qu'il trouve cet indice, ce seul et unique marquage ADN qui allait tout faire basculer, ce follicule pileux mâle, collé sur les chairs molles de l'intérieur de ma cuisse. Ce marquage serait forcément comparé avec les prélèvements ADN collectés sur les victimes de Van Weddingen, puisque mon viol post-mortem allait éveiller la curiosité des flics sur ce genre de pratique. Tout allait se recouper ensuite.

Je voyais le légiste qui secoua brièvement une espèce de gros bocal dans lequel baignait un cerveau légèrement endommagé ; le mien. Il regarda au travers puis le posa délicatement sur une tablette inox.

J'entendis alors le bruit de la meule que le médecin venait de mettre en route.

Des débris de ma conscience s'étiolaient encore, j'avais la sensation d'avoir perdu le bas de mon corps spectral et des impulsions électriques me déconnectaient momentanément l'image et le son.

La redoutable lame de la meule s'approcha de ce qui restait de ma calotte crânienne et se posa alors sur l'os...

Je sentis que mon visage spectral disparaissait, s'effondrait en fine poudre pour disparaître en se vaporisant. La lame entama l'os déjà fracassé en hurlant, projetant de fines esquilles sur le tablier du légiste. Celui-ci réajusta ses lunettes de protection et s'arrêta soudain en clouant ses yeux dans ma zone génitale.

On y était.

Il était temps.

Le simulacre de ma vie, l'imposteur ectoplasmique qui avait erré ses cinq derniers jours était en train de s'éteindre. J'allais définitivement disparaître, partir à la dérive de l'inconnu et entrer dans la vraie mort, celle de l'oubli de l'être physique, ne devenir plus que le souvenir d'une existence.

Le légiste arrêta la meule, rapprocha le projecteur qui se trouvait au-dessus de mon corps et préleva le précieux poil pubien.

Van Weddingen allait être confondu.

L'accident qui avait conduit à ma mort ne serait jamais élucidé. Les flics concluront plus tard que j'avais été la victime d'un chauffard étranger probablement ivre.

Van Weddingen allait payer pour tous ces viols, ces maltraitements abjectes. Ma mort allait être le point d'orgue à la résolution d'une affaire criminelle jamais élucidée, grâce à l'amour que me portait Chris, grâce à cet animal dans la nuit, perspicace, opiniâtre à ne pas mourir.

Ma conscience fantôme n'était plus qu'un mince filet dans l'immensité de la vie.

Il me semblait percevoir le chant de Fredo Viola, susurrant « *Sad song* », comme la plainte céleste accompagnant mon départ pour le monde d'à-côté.

Je partais.

Je lui pardonnai. Je n'en voulais pas à Chris, il avait fauché ma vie pour involontairement rendre justice.

Voilà, je n'étais plus grand-chose, à peine une vacillante étincelle persistante, un feu follet, une poussière qui retournait à l'Univers...

Une femme qui mourait heureuse...

OceanofPDF.com

Épilogue

Mémoire d'outre-cieux...

Alors que s'était poursuivie ma longue transformation métaphysique, quelque part, hors de vos dimensions rationnelles, hors de vos substances existentielles et de vos positionnements théologiques intra-mondains, j'avais pu observer les châtiments se répandre sur les vermines qui grouillaient dans ce qui avait été mon berceau, mon monde, puis ma sépulture. Ce que vous, vous nommez encore votre univers, ne m'appartenait désormais plus.

Les scintillements rubescents de mes chairs écarlates, pendant l'autopsie de mon corps à l'état de déchet, m'avaient laissé entrevoir les capacités de l'homme à détruire non seulement toute forme de vie, mais aussi toutes formes éteintes, mortes, voire en état de putréfaction.

J'avais aperçu, lors d'une longue errance stratosphérique, alors que je m'apprêtais à rejoindre l'entrée de ce que j'appelle le déversoir des âmes, l'ignoble monstre qui s'apprêtait à passer la frontière belge dans son coupé Mercedes, voulant probablement rejoindre son pays natal pour s'y réfugier et laisser se tasser l'affaire de mon viol, ainsi que le suivant qu'il avait perpétré dans une région très proche de la mienne. Une fillette de quatorze ans avait disparu à la sortie du collège et avait été retrouvée le surlendemain, dans une vieille maison désaffectée à la sortie de la ville. Complètement tétanisée, en état de choc, la petite avait raconté comment Arno Van Weddingen l'avait enlevée à la sortie de l'école et l'avait enfermée dans le coffre de son véhicule. Elle avait ensuite, avec beaucoup de courage, raconté aux enquêteurs les supplices que lui avait fait subir son tortionnaire, elle avait même pu établir un portrait-robot de l'individu, racontant que dans un élan de bravoure elle avait réussi à lui déchirer le bas nylon qui lui masquait le visage.

Tout s'était alors recoupé dans la plus pure des clartés, dans la plus étincelante des lumières révélatrices.

Des prélèvements furent pratiqués sur la jeune Clara. Des comparaisons au fichier national d'empreintes génétiques furent ensuite lancées, rejoignant du même coup le prélèvement pileux que le légiste avait récolté sur ma cuisse.

Arno Van Weddingen fut identifié, traqué et arrêté chez sa mère, en Belgique. Le monstre eut assez vite avoué la presque totalité de l'ensemble de ses méfaits et exactions sur le territoire français, ainsi qu'une tendance fétichiste se référant aux cadavres, l'apparition impromptue pour le ravissement des actes nécrophiles.

Son procès eut lieu six mois plus tard.

Il fut condamné à vingt ans de prison ferme.

Chris avait assisté au procès, sans jamais cesser de penser qu'il s'agissait aussi un peu du sien. Torturé la nuit, torturé le jour par une espèce de machine à broyer la conscience, Chris avait pensé plus d'une fois qu'il aurait été plus simple de mettre un terme à sa vie, et de venir ainsi expier son geste meurtrier à mes côtés, dans les mondes parallèles.

Mais, par de multiples agissements provenant de ma méta-conscience résiduelle, j'avais pu empêcher qu'il ne commette tous ces gestes idiots l'amenant au suicide. Je l'avais ainsi empêché de mettre son arme de service dans sa bouche, de se défenestrer, d'avaler toutes ses pilules de Deroxat : en provoquant tout simplement le déclenchement d'images multiples représentant mon visage superposé à celui de Van Weddingen, en propulsant par injections intra-crâniennes les flashes de mon visage souriant.

J'avais été persuadée que ceci ne durerait pas, que ceci n'était que provisoire.

Un jour ou l'autre, Chris passerait à l'acte si je ne lui donnais pas quelque chose de plus concret, de plus tangible, quelque chose qui lui permettrait de savoir que je lui avais pardonné cet accident idiot.

Je savais que l'entreprise d'un tel bouleversement spirituel s'avérerait délicat et pourtant, très bientôt, Chris allait enfin avoir la preuve et comprendre pourquoi son esprit allait pouvoir s'apaiser.

Il allait prochainement pouvoir s'approcher des mondes improbables ; découvrir le monde des morts...

Client 5143913 <3436739@epagine.fr>

Au cœur de la verticale...

Arno Van Weddingen n'avait pas de suite prit conscience de la verticalité de sa chute absolue. Sa chute au cœur des mondes infernaux, sa chute hélicoïdale au centre d'une spire sans fin, profonde, toujours plus bas vers l'enfer de son âme damnée. Sa chute verticale, interminable et profonde, à l'opposé de celle empruntée par Clarisse l'avait happé dans le vortex géant de ses propres démons.

Du fond de sa cellule sanitaire, une fois saisi toute la densité incompressible de son châtiment, Arno Van Weddingen avait compris que plus jamais il n'y aurait de voyages pour son travail, que plus jamais il n'y aurait ces curieux moments qu'il entrevoyait comme du plaisir.

Ces moments de longues glissades dans l'auto-démence, cette folie noire, ces racines volubiles d'un mal qui l'avait agrippé très jeune, allaient se résumer en d'interminables phases de sommeil chimique, ponctuées par les palabres d'un homme en blouse blanche. Et cela, pour les vingt prochaines années de sa vie minable. Lentement, les cellules chimiques de son encéphale imprimé d'horreur se modifiaient, annihilaient les images de ses actes insoutenables, délitaient toute forme de souvenirs se référant aux abominables années de sa déshumanisation. Les comprimés aidant, son cerveau semblait subir une transfiguration interne, comme soumis à la radiation d'une illumination divine.

La chute verticale vers les profondeurs annonçait-elle l'esquisse d'une rédemption ?

Fallait-il qu'il sombre encore plus bas ? Plus loin ?

Plusieurs fois, Arno Van Weddingen avait réussi à conserver les comprimés qu'il était censé avaler chaque jour.

Combien en fallait-il encore pour atteindre la dose létale ? Combien pour franchir la zone qui lui permettrait de recouvrer à nouveau la liberté ?

Combien de temps ?

Combien d'années encore pour espérer atteindre cette liberté illusoire qui lui permettrait de s'échapper de ses chairs, de s'échapper de sa prison métapsychique ?

Oui, à quel moment la mort surviendra-t-elle ?

Était-il fou ?

Cette chute verticale dans les profondeurs d'un pandémonium infernal était-elle le reflet de sa vie ?

A peine avait-il fini de se poser tout ce flot de questions qui le tourmentaient, que déjà, les lueurs du jour s'éteignaient pour faire place au crépuscule d'une nouvelle nuit. Alors, lorsqu'il ouvrait les yeux ; chaque fois, comme le mouvement perpétuel d'un balancier d'horloge, pendant les interfaces isochrones de sa conscience et subconscience, une nouvelle journée réapparaissait, encore et encore... dans la plus infernale des perpétuités...

FIN

Client 5143913 <3436739@epagine.fr>

OceanofPDF.com

Remerciements

Je tenais tout d'abord à remercier les Éditions Ex-æquo et plus particulièrement sa directrice, Laurence Schwalm, pour avoir cru en mes textes, m'avoir enfin permis de naître et d'exister dans le monde des signes, des lignes, des mots.

Je remercie Carine, qui a lu et corrigé la toute première version de l'ouvrage.

Je remercie tous les lecteurs qui ont lu les prémices de ce récit, ceux qui m'ont conseillé et soutenu, qui ont suivi la naissance de cet ouvrage, de près ou de loin.

Merci à François Joly, pour m'avoir fait comprendre voilà maintenant vingt ans, qu'écrire était un peu comme le jazz : un genre d'improvisation, libre, mais sans jamais en oublier le rythme.

Merci à Alexis Aubenque, pour m'avoir conseillé de persévérer.

Merci à tous mes amis auteurs, qui n'ont de cesse de toujours me conseiller et m'encourager : à Gilles, Gaelle, Paul, Thierry, Elisa...

Merci aux Exquis...